



Dans les tréfonds de l'Œdipe

Giuliana Galli Carminati¹, Thierry Freléchoz² et Federico Carminati³

N° 31, 8 décembre 2020

Introduction

Le rêve se déroulait dans une prison, couvent, bâtisse. À la réflexion un couvent à *la Justine* de Sade, ou maison de correction, en tous cas un lieu fermé.

Nous allons ici utiliser le récit à la première personne, celle du rêveur.

La vie s'y passait avec un certain calme, mais on ne pouvait pas en sortir. Il y a soudainement une situation de désordre, les gardes arrivent et moi j'entrevois une porte qui n'a pas été fermée, je m'y faufile et j'essaie d'avoir l'air la plus normale possible, pour ne pas me faire repérer comme une fugitive. Au contrôle pour la sortie, qui rappelle les contrôles aux aéroports, je m'approche d'une femme qui accompagne dehors une vieille dame, peut être sa mère ou en tous cas une personne de la famille. En effet il semblerait que cette bâtisse d'où je ne peux pas sortir est aussi une maison de retraite « tout à fait normale ». J'arrive à convaincre cette dame, très apeurée, de ne rien dire, mais je réalise, car elle est pâle et de plus en plus tendue, qu'elle me dénoncera. J'accélère donc le pas en la quittant et j'arrive à la sortie où il n'y a que des systèmes de réglage du trafic, comme ceux pour ne laisser passer que les piétons, pas d'autres contrôles. Là je vois qu'une ou deux personnes ont repéré ma présence anormale et un homme se dirige envers moi. Je décide donc de le tuer en le précipitant en bas du mur qui délimite la route et qui donne sur un précipice, je l'attrape à bras le corps et je le jette dans le vide. Satisfaite, j'accélère fortement le pas et je me sauve sans être arrêtée. Tout à coup m'apparaît une scène à l'intérieur de la prison, une scène de violence, de saleté et de prévarication, d'humiliation. Ceci me révèle ce qui se passe et me fait comprendre ce que j'ai évité. Le rêve termine ici. Certes j'ai tué un homme pour éviter tout cette horreur, mon inconscient me l'a permis.

Reprenons le fil de l'exposé, nous revenons au « nous ».

Une lecture posée de De Sade, le Divin Marquis qui était en effet comte, nous montre que le fond des soi-disant perversions sexuelles n'est pas vraiment le sexuel, mais la violence meurtrière, avec sa panoplie de souffrances infligées, perte de liberté, anéantissement de l'autre, morcellement du corps et de l'esprit. Dans Sade, la bâtisse où la perversion de Justine a lieu, est entourée d'un domaine parsemé de cadavres.

¹ MD, PhD, psychiatre psychothérapeute FMH, Professeur adjoint à l'Université de Séoul (Hôpital de Bundang), membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, fondatrice et didacticienne de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire, ancienne Privat-Docteur et chargée de cours à l'Université de Genève.

² Psychothérapeute FSP
Psychanalyste Baudouin
Didacticien SYPSIM

³ Physicien, membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, membre didacticien de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire.



« Je me hâtai de fuir, et continuai de tourner jusqu'à ce que je fusse à l'opposé du souterrain : n'ayant pas encore trouvé de brèche, je résolus d'en faire une ; je m'hâtai, sans qu'on s'en fût aperçu, munie d'un long couteau ; je travaillai ; malgré mes gants, mes mains furent bientôt déchirées ; rien ne m'arrêta ; la haie avait plus de deux pieds d'épaisseur, je l'entrouvris, et me voilà dans la seconde allée ; là, je fus étonnée de ne sentir à mes pieds qu'une terre molle et flexible dans laquelle j'enfonçais jusqu'à la cheville : plus j'avançais dans ces taillis fourrés, plus l'obscurité devenait profonde. Curieuse de savoir d'où provenait le changement du sol, je tâte avec mes mains...

'Juste ciel ! je saisis la tête d'un cadavre ! Grand Dieu ! pensai-je épouvantée, tel est ici sans doute, on me l'avait bien dit, le cimetière où ces bourreaux jettent leurs victimes ; à peine prennent-ils le soin de les couvrir de terre !... Ce crâne est peut-être celui de ma chère Omphale, ou celui de cette malheureuse Octavie, si belle, si douce, si bonne, et qui n'a paru sur la terre que comme les roses dont ses attraits étaient l'image ! Moi-même, hélas ! c'eût été là ma place, pourquoi ne pas subir mon sort ! Que gagnerai-je à aller chercher de nouveaux revers ? N'y ai-je pas commis assez de mal ? n'y suis-je pas devenue le motif d'un assez grand nombre de crimes ? Ah ! remplissons ma destinée ! terre, entouvre-toi pour m'engloutir ! C'est bien quand on est aussi délaissée, aussi pauvre, aussi abandonnée que moi, qu'il faut se donner tant de peines pour végéter quelques instants de plus parmi des monstres !... Mais non, je dois venger la Vertu dans les fers... Elle l'attend de mon courage... Ne nous laissons point abattre... avançons : il est essentiel que l'univers soit débarrassé de scélérats aussi dangereux que ceux-ci. Dois-je craindre de perdre trois ou quatre hommes pour sauver des millions d'individus que leur politique ou leur férocité sacrifie ?' » (Sade, 1791).

La luxure effrénée dans l'œuvre du Divin Marquis n'est pas que de la luxure, comme on vient de souligner, mais un désir profond de blesser, tuer, dé-morceler l'autre. Mais qui est cet autre ? Mélanie Klein dirait le mauvais sein, l'autre côté de la mère, mais aussi le mauvais pénis, et tout cela car on a une peur terrible de ce qui nous a faits et qui nous permet de vivre : la mère, le père, les créateurs en somme.

L'un des auteurs de notre écrit se demandait si la mise en avant du complexe d'Œdipe, si masculin dans sa démesure phallique, ne cachait pas, en effet les dessous, voire même les tréfonds du lien avec la mère, là où on n'était pas à un phallus près, mais en pleine matrice créative, et destructive.

Disons-le, en plein chaos.

L'un des auteurs de cet écrit, juste après le décès de sa mère (bien que sa mère fût une très vieille personne cela ne change en rien l'ampleur du deuil) et le contrecoup de ce deuil rempli de l'organisation des obsèques et des démarches administratives qui sont le cortège de départ des parents, me parlait de sa réflexion à propos d'une lecture qui lui était tombée sous les yeux. Dans son livre *La construction du sens* (Press, 2010) l'auteur relatait l'épisode des obsèques de la mère de Freud, auxquelles il n'avait pas voulu assister en envoyant sa fille à le représenter⁴.

⁴ Réaction de Freud à la mort de sa mère le 12 septembre 1930. « Il y a eu un étrange effet sur moi, ce grand événement. Aucune douleur, aucun deuil... En même temps aussi un sentiment de libération, de délivrance que je crois aussi comprendre. Puisque je n'avais pas le droit de mourir tant qu'elle était en vie ; et maintenant j'en ai le droit. D'une certaine façon, les valeurs de la vie ont dû se modifier remarquablement dans les couches profondes » (lettre à Ferenczi du 16 septembre 1930). Et Freud enchaîne sur le fait qu'il n'a pas assisté à l'enterrement et s'est fait représenter par Anna.



Notre grande difficulté, en tant qu'êtres humains, est d'être périssables. Nous arrivons de l'union heureuse de deux cellules, celles-là préexistantes et qui se rencontrent et commencent un chemin commun. Ce chemin continue pendant un nombre d'année très variable, pour se terminer un jour.

C'est comme ça pour nous mais pas pour tout le monde.

Dans un contexte autre que la psychanalyse Rachel Lehotkay se trouve à décrire un phénomène biologique assez étonnant, l'éternité de certaines méduses : *« Depuis des millénaires l'homme a cherché à comprendre d'où il vient, pourquoi il est là, quel est son destin. Au début il a utilisé la religion pour l'aider à mettre un cadre à tout ça, aujourd'hui il utilise la science, et demain, autre chose sans doute... mais il semble que le cadre soit indispensable pour éviter l'angoisse de vie, et cela est vrai pour tous les êtres vivants sur cette planète, sauf la méduse Turritopsis Nutricula, seul être vivant immortel connu sur la planète. Faisant partie de la classe des hydrozoaires, cette méduse est originaire de la mer des Caraïbes et mesure 4 à 5 mm de diamètre. Elle a la particularité de pouvoir revenir du stade de méduse au stade de polype, ce qui la rend théoriquement immortelle. Elle inverse ainsi son processus de vieillissement. C'est le premier cas de métazoaire connu dans tout le règne animal ayant la capacité de se transformer à rebours sous forme de « colonie juvénile », après avoir atteint la maturité sexuelle qui correspond à une forme « solitaire ». Certaines anémones de mer, se reproduisant de manière asexuée, peuvent également être considérées comme éternelles. Enfin, l'amibe, qui est un organisme unicellulaire, se divise en deux pour se reproduire et a également une possible germination ou un échange « sexué », dans le cas de situation de crise. La perte d'éternité semble donc être une conséquence de l'échange génétique avec d'autres... »* (Lehotkay, 2020).

L'être humain donc, qui se prend pour l'apogée de la création, se trouve coincé dans une posture très inconfortable de vulnérabilité face à la mort, ce que des petites bêtes ont su ou pu éviter sans encombre.

Le complexe d'Œdipe au fond, dans sa description, freudienne n'est pas si polissé. Certes, il y a l'écho de la horde qui mange le père et s'approprie des femelles. On est dans un registre de brutalité, meurtre et cannibalisme. Nous ne sommes pas dans le rêve de l'enfance, où on veut marier maman, on tue son père (Saïd, 2011). On pourrait dire que Freud est très Kleinien dans Totem et Tabou et dans d'autres ouvrages où il parle de la horde primitive.

« On était par là tenté d'assimiler l'animal totem au père ainsi que les primitifs d'ailleurs le faisaient de façon expresse, en le vénérant comme l'ancêtre du clan. Deux faits vinrent alors, du côté de la psychanalyse, à mon aide : une heureuse observation de Ferenczi sur un enfant permettant de parler d'un retour infantile du totémisme, et l'analyse des précoces phobies d'animaux des enfants, qui montre si souvent que l'animal de la phobie est un substitut du père sur lequel la peur du père, fondée sur le complexe d'Œdipe, a été déplacée. Il ne manquait plus grand-chose pour reconnaître le meurtre du père comme étant le noyau central du totémisme et le point de départ de l'édification des religions.

Je trouvai ce qui me manquait dans The Religion of the Semites, de W. Robertson Smith : cet homme génial, physicien et critique biblique, avait posé en fait que le « repas totémique » constituait une partie essentielle de la religion totémique. Une fois par an l'animal totem, d'ordinaire tenu pour sacré, était solennellement mis à mort, dévoré, puis pleuré, tout ceci avec la participation de tous les membres de la tribu. La période de deuil se terminait par une grande fête. Rapprochais-je de ceci la conjecture de Darwin d'après laquelle les hommes auraient



originaires vécus en hordes, dont chacune était sous la domination d'un mâle unique, fort, violent et jaloux, ainsi, avec ces diverses composantes s'édifiait pour moi l'hypothèse, ou, pour mieux dire, la vision d'une suite de faits telle que la suivante :

'Le père de la horde primitive avait accaparé en despote absolu toutes les femmes, et tué ou chassé les fils, rivaux dangereux. Un jour cependant ces fils s'associèrent, triomphèrent du père, le tuèrent et le dévorèrent en commun, lui qui avait été leur ennemi, mais aussi leur idéal. Après l'acte, ils furent hors d'état de recueillir sa succession, l'un barrant pour cela le chemin à l'autre. Sous l'influence de l'insuccès et du remords, ils apprirent à se supporter réciproquement, s'unirent en un clan de frères, de par les prescriptions du totémisme, destinées à empêcher le renouvellement d'un acte semblable, et renoncèrent en bloc à la possession des femmes pour lesquelles ils avaient tué le père. Ils en étaient maintenant réduits à des femmes étrangères : de là l'origine de l'exogamie, si étroitement liée au totémisme. Le repas totémique était la fête commémorative de l'acte monstrueux duquel émanait le sentiment de culpabilité de l'humanité (péché originel), et avec lequel avaient commencé à la fois l'organisation sociale, la religion et les restrictions de la morale.' » (Freud, 1925 p. 48)

« [...] les frères chassés, groupés en communautés, s'associèrent pour vaincre leur père et - suivant la coutume de l'époque - le dévorer. [...] tout en craignant et haïssant leur père, ils le vénéraient aussi et le prenaient pour exemple. En réalité chacun aurait voulu se mettre à sa place. L'acte cannibale doit donc être considéré comme une tentative d'identification au père en s'en incorporant un morceau. » (Freud, 1939 p. 59)

Et même dans sa théorie essentiellement sexuelle, Freud doit reconnaître une origine pre-sexuelle dans la première des phases libidinales

« Une première organisation sexuelle prégénitale est celle que nous appellerons orale, ou, si vous voulez, cannibale. [...] le but sexuel est constitué par l'incorporation de l'objet, prototype de ce que sera plus tard l'identification appelée à jouer un rôle important dans le développement psychique. La succion peut être considérée comme un résidu de cette phase d'organisation, qui n'a qu'une existence virtuelle et que la pathologie seule nous fait connaître. En effet, dans la succion, l'activité sexuelle, séparée de l'activité alimentaire, n'a fait que remplacer l'objet étranger par une partie du corps du sujet. » (Freud, 1923)

Il nous semble approprié à ce point de notre écrit de faire un détour pédagogique vers l'Œdipe revisité par Narcisse, qui avait fait l'objet d'une conférence en octobre 2020 dans le cadre de la formation SIPsyM. (Freléchoz, 2020)

Nous allons ici utiliser le récit à la première personne, celle du conférencier.

Œdipe et Narcisse, drôle de mélange ! Lorsque j'ai fait mes études, il y a très très longtemps, c'est presque *il était une fois...*, Œdipe était le socle fondateur de nos apprentissages, il était le référentiel absolu de la psyché. Il existait le « pré-œdipien » et « l'œdipien », et mieux valait avoir résolu son complexe d'Œdipe sinon gare, nous étions voués aux gémonies.

Donc d'abord l'Œdipe : aujourd'hui, force est de constater que les pathologies qui nous préoccupent n'ont pas grand-chose à voir avec « le complexe Œdipe » et ses avatars.

Nous avons plus à faire, ou plutôt à nous battre avec des problématiques qui ont à voir avec le narcissisme, dans ses excès ou ses défauts d'ailleurs.

Il m'est donc paru utile dans le cadre de la formation de faire discuter ses deux termes de la théorie psychanalytique, de les confronter avant de tenter d'en proposer une synthèse.



Avant cela je vais les présenter brièvement.

En préambule, il faut préciser que nous aurons pour cela à faire la distinction entre le mythe d'Œdipe et le complexe d'Œdipe

Nous connaissons tous l'histoire d'Œdipe, ce héros grec, enfant adopté par la psychanalyse, qui l'a voulu meurtrier de son père et réalisant l'inceste avec sa mère ! Tous les petits humains partageraient avec lui ce même désir- inconscient s'entend mais quand même- au point que cette histoire a été élevée au statut de complexe, le fameux complexe d'Œdipe.

L'histoire d'Œdipe est un peu différente. Œdipe ignorait qui était son vrai père, il ne savait pas qu'il couchait avec sa mère et que quand on lui a révélé la vérité il s'est crevé les yeux.

Les deux enfants mâles issus de cette union (Étéocle et Polynice) se sont entre-tués, sa fille (Antigone) est enterrée vive parce qu'elle a rendu les hommages funèbres à ses frères.

Alors reprenons l'histoire à son début. Le devin avait prévenu Laïos, le père, que s'il avait un enfant, cet enfant le tuerait. Il a épousé Jocaste en refusant de faire l'amour avec elle, et que celle-ci l'a enivré avant de le « séduire ». A la naissance de leur fils, Laïos l'a suspendu par les chevilles à un arbre pour le laisser mourir. Un berger l'a recueilli et il a été adopté par un couple royal qui l'a élevé comme leur fils.

Au moment où l'on révèle à Œdipe la prédiction du devin – à savoir qu'il allait tuer son père et coucher avec sa mère – il les a fuis immédiatement.

On connaît la suite. Dans son voyage de fuite, arrivé au bout d'un défilé avec son char, Œdipe rencontre un homme qui ne veut pas lui céder le passage (reculer avec un char dans un défilé est impossible). Ils se battent, et le plus jeune tue le plus vieux.

Œdipe poursuit sur son chemin, il rencontre la Sphinx qui lui pose LA question : « Qui marche à quatre pattes le matin, sur deux pattes à midi et à trois pattes le soir ? », à laquelle il répond de façon juste et il délivre Thèbes de « la peste ».

Le mot peste est ici à comprendre dans le sens antique du terme, il signifie « l'indifférenciation », ou tous sont semblables à tout, ce qui amène la confusion (chacun est identique à l'autre, on ne peut pas les identifier), le chaos et donc à la peste. On sait que dans certaines sociétés les jumeaux étaient tués parce que ne pouvait pas différencier l'un de l'autre.

Œdipe est récompensé en devenant roi (Il a remis de l'ordre) et il épouse la reine, parce que son époux est décédé. On connaît la suite. Jocaste se pend quand elle comprend qu'elle a couché avec son fils, Œdipe se crevé les yeux et leurs enfants meurent.

Si l'on prend les mythes grecs comme des leçons de sagesse, de philosophie ou pour des indications des risques et des tentations qui guettent chaque humain dans son développement, alors l'interprétation classique freudienne est curieuse.

En effet, accuser Œdipe, cet enfant innocent, sous prétexte qu'il aurait des désirs inconscients, est assez particulier ! Plus innocent que lui c'est difficile. Il fait tout pour éviter ses parents qu'il fuit, et il part faire sa vie d'adulte ailleurs.

On le sait, du temps de Freud, les parents avaient été déclarés innocents par définition. Déjà la sexualité infantile avait fait scandale et donc la remise en question de la sagesse des adultes n'était pas envisageable. Donc les récits des enfants sur des abus sexuel, ou de la maltraitance étaient perçus comme des fantasmes inconscients exprimés par des enfants « malades ».



Aujourd'hui une relecture du complexe d'Œdipe m'oblige à penser que cette histoire, ce mythe s'adresse surtout aux parents. La leçon que l'on pourrait en tirer serait de l'ordre de :

- « Messieurs : « laissez grandir vos enfants, un jour ils vous dépasseront »
- et vous Mesdames : « ne cherchez pas à les garder dans votre couche, ils sont destinés à féconder d'autres femmes ! ».

Examinons maintenant l'autre terme de notre réflexion, à savoir le mythe de Narcisse et le narcissisme.

Et voilà donc Narcisse : nous connaissons tous la fin du « héros » dans ce mythe. A trop vouloir se mirer dans l'eau du fleuve, il tombe et se noie dans l'image de lui-même.

Non sans avoir au préalable séduit un certain nombre de personnes qu'ils abandonnent et qu'ils laissent dans une grande détresse.

Dans le langage courant, le narcissisme exprimerait : « l'amour de soi » ou « l'amour pour soi ».

Le mythe de Narcisse nous préviendrait donc- dans le sens d'une leçon de vie- : « qu'à trop s'aimer on se perd ! ».

Dans le langage psychanalytique, le terme de « narcissisme » ne signifie pas toujours quelqu'un qui s'aime trop, mais signale un déséquilibre dans la construction de la personnalité d'un individu.

Ce déséquilibre ou se défaut peut se présenter sous deux formes différentes, complètement opposées par ailleurs.

- Soit dans le sens du manque. Un manque, un manque d'amour, d'estime de soi, un sentiment d'indignité, la sensation de ne rien valoir... J'ai appelé dans une séance avec un patient ceci le : « narcissisme de merde ».
- Ou alors, au contraire, dans le sens d'un sentiment hypertrophié de sa valeur propre, qui a pour conséquence que la personne qui en souffre à l'impression que les autres ne font pas assez attention à lui, qu'il mériterait plus d'attentions, de soins, et d'égards, bref c'est un Very Importance Person. J'ai appelé ceci le « narcissisme de Dieu ».

Dans le langage psychanalytique le terme de « narcissisme » est à entendre dans le sens d'une défense. Une défense est une façon pour notre psychisme de faire face au monde qui nous entoure, c'est une modalité de notre « être au monde ».

La notion de « défense » n'est pas forcément négative, elle signale un mode d'adaptation au monde, elle peut être provisoire, définitive, rigide ou souple.

Étudions maintenant comment le narcissisme se met en place dans la construction d'une personnalité. Commençons par le début, à savoir l'enfant. A sa naissance, de par nature, il est impuissant, sans capacité, sans défense, à la merci du monde extérieur. Sans l'autre, sans l'objet - ou plutôt une personne- pour l'accompagner, il est perdu. Ou pour reprendre la formule de Bion : « un enfant tout seul, cela n'existe pas », et il ajoute : « cela meurt ! ».

Alors, pour se défendre – c'est-à-dire pour faire face à la détresse et à son impuissance (la néoténie) – la *Hilflosigkeit* selon Freud, l'enfant développe un fantasme (une idée inconsciente ou plutôt non-consciente) de Toute Puissance, une idée de grandiosité qui vient combler la



réalité et qui l'aide à vivre. Dans ce sens, ce mécanisme de défense est sain, dans la mesure où il aide à vivre et à grandir. Un enfant qui n'aurait pas cette défense serait écrasé par la réalité qu'il affronte et il ne pourrait qu'en être désespéré.

L'enfant se persuade que c'est lui qui s'est auto-engendré, qu'il a créé le monde - la preuve quand il ferme les yeux celui-ci cesse d'exister- que quand il pleure on s'occupe de lui et quand il en a assez, il fait tout disparaître et il s'endort !

La qualité de l'adéquation de l'objet mère, sa capacité d'adaptation aux besoins de l'enfant donne à l'enfant le temps nécessaire à sa maturation pour que progressivement il puisse faire face à la réalité.

Et c'est là qu'une partie du développement de l'enfant va se jouer, ce *jeu*- jeu est ici à entendre comme le jeu qui doit exister dans un engrenage pour bien fonctionner- c'est un jeu fonctionnel entre son narcissisme, ou son idée de toute puissance et la confrontation avec la réalité qui elle, fait peu de cadeaux !

L'objet-mère avec son adéquation renforce chez son enfant ce sentiment de toute-puissance, elle s'efforce de répondre à ses besoins de façon la plus rapide possible, elle se consacre entièrement à lui... dans un premier temps. Ce temps, hélas, ne va pas durer, petit à petit, progressivement, en tenant compte des réactions de l'enfant tant qu'elle le peut, la mère-objet va introduire un temps de latence, ne pas répondre immédiatement au besoin de l'enfant, bref elle va introduire de la frustration.

L'enfant va donc vivre une suite de désillusions qui vont lui faire prendre conscience qu'il n'est pas seul au monde, que d'autres existent, que maman aime aussi un autre objet – le père – qu'il a peut-être des frères et sœurs et que le monde ne lui obéit pas au doigt et à l'œil.

Quel travail, que d'effort pour accepter la réalité dans ce qu'elle est ! C'est pour cela que l'on parle du travail psychique, les choses ne sont pas naturelles elles ne se font pas toute seules !

Et c'est quand cet ajustement ne fonctionne pas, quand l'écart entre l'attente et les soins n'est pas adéquat que la construction du narcissisme devient défaillante.

Cette « défaillance » peut avoir des conséquences différentes. La sensibilité de l'enfant, sa vitalité, ou des composantes inconnues comme la force des pulsions jouent un rôle. Des enfants d'une même famille, traités de façon identique, réagiront différemment. Caricaturalement on peut tracer deux lignes directrices opposées :

- La première est celui du manque. Il y a trop de trou, trop d'espace, trop d'attente, trop de désillusion trop tôt, trop de manquement. Résultat à l'âge adulte un sentiment de nullité, « je ne vauds rien », « je ne suis rien », « je suis incapable de ... », « L'Autre est Tout », « Je ne vauds pas la peine que l'on me donne de l'attention », « les adultes ont mieux à faire, je viens ensuite... ».
- la seconde c'est quand il n'y en a pas assez de manque. Trop de présence, trop de totalité, pas assez d'espace de manque. Résultat l'enfant devenu adulte va réclamer « de l'amour »- ou ce qu'il appelle telle- c'est-à-dire l'adéquation parfaite entre sa demande et la réponse de la réalité, il va demander ...et quoi que l'on fasse ce ne sera jamais assez !

Entre ses deux extrêmes il existe bien sûr toute une série de réactions possibles, mais ceci serait les deux pôles opposés du narcissisme.



Et maintenant voilà que Narcisse revisite Œdipe : reprenons donc le développement de la construction du psychisme. Pour des raisons didactiques j'ai exposé ses deux aspects l'un après l'autre. Essayons de voir comment ces deux éléments se combinent ou s'opposent.

Dans le développement de l'enfant la question autour du narcissisme serait première, soit l'adaptation de l'enfant à la réalité. Le « bon » narcissisme serait équilibre sain entre moi et les autres, une acceptation de ma place dans le groupe et dans la fratrie. Je ne suis pas « Tout », je ne suis pas « Rien », les « Autres » existent et il existe la réalité –avec ses lois physiques et légales- dont je ne peux m'affranchir.

Pour la suite de son évolution psychique, l'enfant va se confronter au questionnement « œdipien », du type que ceux que la Sphinx a posé à Œdipe. La réponse d'Œdipe prend en compte l'homme, « qui marche à quatre pattes, (enfance) sur deux pattes (adulte) puis sur trois (vieillard) ».

Alors *Accéder* à l'« Œdipe », c'est accepter de se confronter aux trois questions suivantes :

- nous avons été engendré, (*par qui et pourquoi ?*)
- qu'il existe des générations, (*passage du temps et son corollaire la mort !*)
- il existe deux sexes différents. (*pourquoi je n'en n'ai qu'un des deux !*)

Soit accéder/accepter l'idée que l'on ne s'est pas créé nous-mêmes, qu'il existe des petits et des grands et que pour l'instant on fait partie des petits, qu'il existe deux sexes et que l'on en possède qu'un des deux !

Accéder ne signifie pas d'y répondre mais accepter de se confronter à la réalité humaine qui est la nôtre.

Et quand je dis « accepter », il faut entendre par là que cette *acceptation* n'est pas définitive, et qu'elle posera des questions toute la vie. En ce sens on peut se demander si le complexe d'Œdipe peut être définitivement résolu.

En effet si l'on a franchi tous les écueils du développement infantile, (Accepter de devoir grandir, reconnaître qu'on a besoin de l'autre pour vivre sa sexualité, se réjouir de vieillir pour découvrir de nouveaux aspects de la vie) pour autant que cela soit possible, la vie se charge de nous confronter à nouveaux à ce questionnement qui ne peut que mettre à mal notre estime de nous-même, si chèrement acquis.

Je peux présenter caricaturalement de la façon suivante :

- -Comment accepter d'être issu de ses parents là, « *N'aurais-je pas été enlevé à un roi et une reine et confié à ses manants qui veulent m'éduquer* ».
- -A l'adolescence avec la découverte de la possibilité de la sexualité. « *C'est bien ennuyeux de devoir passer par l'autre sexe pour vivre ma sexualité* ».
- -A l'âge adulte : « *S'apercevoir que devenu adulte je ne peux pas tout faire !* »
- -Devenu parent : « *Mais mes enfants ne sont "que" cela, quelle déception moi qui croyais que...* »



- Plus tard, avec la vieillesse, qui pointe son nez : « *Déjà, si tôt, et ces jeunes qui me dépassent, courent plus vites, savent plus de choses,...* ».

Donc, le narcissisme, cette défense de base contre le réel, contre la dure réalité, continue de se manifester tout au long de nos vies, et il agite notre psychisme. Personne n'est à l'abri d'une remise en question, à une étape ou l'autre de sa vie.

Donc un signe d'équilibre mental - provisoire comme tout équilibre, sinon on tombe dans, le stable, l'immobile puis le figé- cet équilibre toujours à reconquérir serait la proportion entre notre narcissisme (le sentiment de toute puissance) et l'Œdipe (acceptation du réel).

Pour conclure j'ai pour habitude de penser que :

« Le fou, est celui qui refuse le réel »,

Et au terme de cet exposé je dois reconnaître :

« Que celui qui l'accepte, (le réel) est bien fou ! »...

Mais reprenons à nouveau le fil de l'exposé, nous revenons au « nous ».

La horde freudienne n'est pas, ou n'arrive pas à être, une déconstruction chaotique : elle reste même dans la description du repas cannibale des frères qui viennent de tuer le père, lointaine de la peur physique qu'on trouve dans les attaques de panique. N'oublions pas que Freud il n'a pas été analysé par l'autre, son lien avec l'autre, l'autre primaire, l'autre féminin, celui du ventre et des entrailles, Freud le garde à distance.

Pour revenir au rêve décrit au début, l'esclavage sexuel est ressenti comme un esclavage mortel, au moins potentiellement. Ce qui a le pouvoir, a un droit qui va au-delà du droit d'utiliser le corps pour son plaisir sexuel au sens strict, il s'agit d'un droit à torturer et à tuer, finalement. Ce que le pervers narcissique sait très bien c'est que le pouvoir ultime sur un autre être ce n'est pas d'en tirer du plaisir, mais de lui ôter la vie.

Il s'agit du droit d'anéantir l'autre : c'est qui a ce droit ? La mère et, un peu plus tard dans notre chemin, le père. Les créateurs de la vie en sont aussi les destructeurs. C'est peut-être cette peur de l'anéantissement la racine de l'Œdipe. Cette peur de ne pas pouvoir exister représente les tréfonds du complexe d'Œdipe, que Freud a énoncé, que Mélanie Klein a approfondi dans leur duplicité (le bon et le mauvais sein) et que Jung a défini en tant que archétypes, doubles et opposés. Le processus d'individuation ne serait pas une tentative fragile de retrouver une unité de l'individu qui sera toujours une créature double et déchirée ?

L'analyste de deux des auteurs de cet écrit (Abraham, 1994) disait qu'il faut descendre dans l'inconscient comme on descend dans un puit et l'analyste nous tient la corde... ou le cordon... pour nous donner la force d'y pénétrer, dans le noir et l'humide de la source, parce que le puit est bien une source. Il est aussi un phallus enterré ou alors le phallus est un vagin au contraire, et non pas le contraire comme Freud voudrait croire. Certes ces deux beaux organes doivent bien se rencontrer pour générer... et avant cet acte il n'y a que le Grand Rien, qui va nous attendre ensuite, quand vieux on va revenir à la source.

On peut faire remarquer, mais ceci reste une observation clinique qui n'a pas de bases statistiques ni d'études à l'appui, que les personnes « panicatrices » c'est-à-dire souffrant d'attaques de paniques, ont été souvent, si l'on cherche bien, des enfants qui dans le ventre



maternel, parfois dans des phases très précoces du développement intra-utérin, ont vécu des menaces de fausse couche, ou dont la mère a vécu des expériences de stress très importantes. Il faut parfois demander de poser des questions aux mères, qui tout à coup rappellent des situations jamais dites, passées sous silence ou oubliées dans le cours de la vie quotidienne. Cette descente dans le puits, cette fois, des souvenirs, et qui faut demander aux patients avec calme, patience et au bon moment, faute de quoi ils ne comprennent pas de quoi vous voulez parler, peut-être d'une grande utilité dans le traitement des grandes anxiétés.

Et puis ensuite cette mère qui nous a mis au monde, dont nous sommes si dépendants doit s'éloigner de nous par la force des choses, ou plus précisément, elle s'éloignera de toutes façons car elle a autre à faire et doit reprendre son chemin d'être vivant. Le tiers, le père, arrive à reprendre sa femme, mais l'idée du besoin d'une union conjugale/sexuée avec la mère nous semble à ce moment-là du développement si lointaine et surtout si naïvement orienté à n'expliquer que le développement du petit garçon, que nous sommes obligés à revoir le complexe d'Œdipe en termes plus kleinien.

Les images de la bonne et mauvaise mère, l'une nourricière l'autre génitale, on pourrait dire les images du bon et du mauvais seins, nourricier et destructeurs, mais aussi du bon et mauvais pénis, générateur et destructeurs, amènent à des visions jungiennes archétypales, doubles, entre lesquelles le nouveau-né oscille, dévorateur ou dévoré. L'Œdipe ne serait pas l'image de la peur qu'on a du Néant à travers la peur de la Femme/Mère/Terre ? Donc, aussi, l'Œdipe ne serait pas l'image du besoin, qui vient juste après, un peu plus vers la sortie du puits, pour en garder l'image, de se séparer de cette créature si puissante qui s'est mise entre nous et le Néant ?

Mélanie Klein situe l'Œdipe bien plus précocement que Freud : elle écrit « *A mon avis, le complexe d'Œdipe naît pendant la première année de la vie et commence à se développer dans les deux sexes de manière semblable.* » (Klein, 1945a)

Mélanie Klein, essaie de naviguer – cela est dit sans nullement lui manquer de respect car sa position dans le monde psychanalytique de l'époque était acrobatique et courageuse – entre l'Œdipe de Freud (génitale dira elle et non pas phallique) et son Œdipe à elle. Elle essaie, et on la comprend, de ne pas casser les plats entre une vision de l'Œdipe qui est celle des freudiens, y compris de Anne Freud, et la sienne.

Elle dit que « *Selon moi, le développement sexuel et affectif du garçon et de la fille comprend, 'depuis l'enfance la plus tendre' (en italique dans le texte), des sensations et des tendances génitales qui constituent les premiers stades du complexe d'Œdipe positif et inversé, elles sont ressenties sous la suprématie de la libido orale, et se mêlent à des désirs et à des fantasmes urétraux et anaux. Les stades libidinaux se recouvrent en partie depuis les premiers mois de la vie... Je pense que les petits enfants des deux sexes ressentent des désirs pour leur mère et pour leur père, et qu'ils ont une connaissance inconsciente du vagin aussi bien que du pénis... Chez les deux sexes, le surmoi apparaît au cours de la phase orale... le tout premier objet intériorisé, le sein de la mère, forme la base du surmoi... Les tous premiers sentiments de culpabilité, dans un sexe comme dans l'autre, proviennent du désir sadique orale de dévorer la mère, en premier lieu les sein* » (Klein, 1945b, p. 421) c'est-à-dire le surmoi et la culpabilité arrivent très précocement et ont comme objet la créature de laquelle a dépendu et dépend notre survie.

Même si la fameuse phrase de Ernst Haeckel (1866) « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse » a été largement – et avec raison – critiquée, elle est néanmoins illuminant. Depuis la « naissance du sexe », la continuation de la vie de l'espèce est liée aux succès des



stratégies d'accouplement et de reproduction. Mais « avant » d'en arriver là, il y a la lutte pour la pure survie. Et cela est vraie du point de vue tant phylogénétique qu'ontogénique. Avant le sexe, la seule « préoccupation » était la survie, car cela augmente le nombre de division cellulaires ou de réplication virales, et donc le succès évolutif. Mais aussi ontogéniquement, avant de pouvoir se reproduire, avant même de se poser la question de la recherche du partner, il faut arriver à la maturité sexuelle, vivre jusqu'à là.

Nous pensons que cela génère une « nécessité absolue de survie » et un « terror mortis » qui va au-delà de la peur de notre mort individuelle, et qui nous est passé par ce que Jung appellerait « l'inconscient collectif de notre espèce », « pulvis es et in pulverem reverteris », mais dans cet petit entre-deux de temps sous le soleil il faut – de la façon plus impérative et super-égoïste qu'il soit – faire « notre devoir » et ne pas précipiter la fin collective. La survie de l'espèce c'est la seule « éternité » qui nous connaissons, et la perdre c'est intolérable, non pas rationnellement, mais « biologiquement ». Dans la religion cela se traduit dans la peur de la « seconda morte » comme disait Dante, la mort de l'âme, la damnation et l'enfer.

Au-dessous du sexe, avec toute sa complexité, dans les tréfonds de l'âme, il y a peut-être cette peur de retourner à la « corruption » du monde inanimé sans avoir accompli notre devoir vers la vie. Les dieux égyptiens sont bien de pierre, ils vivent dans un monde duquel, à raison et à tort, nous voulons nous éloigner pour assoir notre individuation, certes, éphémère, mais à laquelle nous tenons si fortement :

Mais même quand le sexe n'est pas là ou n'est pas encore là, chaque nouvel être vient d'un autre être vivant. Le père arrivera très tard dans l'évolution, mais « le corps duquel nous venons » – la mère – est présent depuis toujours.

Ce droit que la mère a sur la personne qu'elle porte peut-être aussi d'une nature semblable au pouvoir de l'état sur l'individu, l'état étant une forme de protection de l'individu, en théorie mais en pratique... pas si bénévole. Nous nous éloignons probablement de la sphère personnelle de l'individu pour nous diriger à l'extérieur dans le monde social mais aussi, et encore plus profondément, au-delà de l'inconscient individuel et touche aux sources de l'inconscient collectif, celui qui produit la société même.

Notre but avec cette « entrée en matière », qui reste assez embryonnaire et ceci sous plusieurs aspects, est d'ouvrir une parenthèse de réflexion pour les lecteurs, car nos écrits n'ont pas la prétention de tout expliquer, mais d'entre-ouvrir des portes sur des courts encore à défraîchir, sur des champs abandonnés qu'on pourrait transformer en jardins... ou pas. Parfois la lecture d'un article inutile peut nous aider simplement à regarder les herbes folles sans rien y toucher : il faut bien du désordre quelque part pour garder l'ordre ailleurs.

...Et en revenant après relecture et prise de distance sur notre texte...

Nous ne savons plus qui disait : « que la pensée est un cercle, qui lorsqu'elle revient sur elle-même, essaye de s'élever pour devenir une spirale. » Alors on propose aux lecteurs de faire un tour ensemble.

Autant il a pu être important de savoir quand Œdipe commençait, autant nous ne sommes certains que le « découpage » de la construction du psychisme en ces termes ait encore un sens dans les termes d'aujourd'hui.

On voudrait tenter l'exercice d'une représentation des étapes que doit traverser un nouveau-né avant de trouver sa place dans la communauté des humains.



Alors repartons de l'Œdipe et descendons dans ses tréfonds. Nous aurons à faire la distinction entre le groupe, les autres, l'individu, l'instinct, et la pulsion

Commençons par le plus évolué. Œdipe, dans le fond, est un mouvement groupal, tribal, communautaire, sociétal. C'est un groupe qui met en scène le meurtre et le repas totémique. Ce qui suppose une collectivité organisée autour de certaines règles.

Donc ici l'individu est constitué, il fait partie d'un groupe, d'un clan, d'une famille, d'une tribu ou d'une nation pourquoi pas. Léo Ferré (2016) avait cette formule qui disait : « que le désordre, c'est l'ordre, moins le pouvoir ». Alors peut-être qu'Œdipe, les Dix Commandements, la place de l'homme et de la femme dans la société, la Genèse et autres mythes, sont une forme de Pouvoir. Pouvoir qui vise à mettre un peu d'ordre dans le chaos originel, ou une tentative de.

L'étape d'avant pour la personne, comme nous avons tenté de le montrer ci-dessus, serait l'étape du Narcissisme. L'individu, conscient de lui-même, se pose la question de sa valeur, de son mérite en lien avec les autres, desquels il réclame quelque chose ou desquels il se sent redevable de quelque chose. La question de sa valeur, de son importance, de sa place se pose ici. Les autres comme miroir.

Il se mesure, s'évalue, évalue les autres et cherche la place qui peut être la sienne dans les interactions, il n'a pas forcément conscience du groupe qui l'entoure.

Avant cela le sujet devra avoir franchi une autre étape de son évolution. Une fois que le sujet aura une vague conscience de lui-même, il aura à rencontrer l'Autre. Un auteur disait, sous forme de boutade : « qu'un paranoïaque est un individu qui est persuadé qu'ils sont deux au monde- lui et les autres- et son problème est que les autres sont beaucoup plus nombreux que lui ».

Ici le concept de *La Violence fondamentale* de Jean Bergeret (2000) me semble tout à fait opératoire. L'auteur postule qu'au départ de la relation du nouveau-né à ses parents est exempt de haine ou d'amour, mais serait régi par la loi du : « Moi ou l'Autre ». Cette loi se réactiverait aussi chez les parents et n'est pas sans me rappeler certains westerns où deux individus décident que la ville est trop petite pour eux deux, et que l'un doit mourir pour laisser la place à l'autre ! Le travelling arrière de la caméra qui montre l'étendue du territoire rend cette logique absurde, tellement la terre est vaste ! L'exemple de Romulus et Remulus, dont on dit qu'ils ont été abandonnés et adoptés par une louve, nous parle ici. Mais nous ne sommes pas certains que l'adoption par la louve aurait suffi à les faire vivre. C'est parce qu'ils ont « acceptés » de téter ses mamelles qu'ils se sont donnés le droit de vivre. On pourrait appeler cette étape du développement celle de l'instinct, à l'état brut. L'enfant serait sans désir et sans haine, juste animé par une volonté de vivre. Nous serions ici dans quelque chose qui aurait à voir avec l'instinct.

Au préalable, et sans doute ne pourrions pas remonter plus avant, il pourrait y avoir les notions développées par José Bleger (1891) dans son ouvrage intitulé : *Symbiose et Ambiguïté*. Il postule que l'enfant ne naît pas isolé du monde extérieur, monde qu'il rencontrerait plus tard, mais que le nouveau-né serait immergé dès le départ dans une sorte d'indifférenciation entre lui et le monde, d'où la notion de symbiose. Et que la question qu'il pose est : « nous n'avons plus à chercher comment l'enfant, tout au long de son développement, entre en relation avec le monde extérieur, mais comment un type de relation (indifférencié) se modifie pour parvenir, dans le meilleur des cas, au développement de l'identité et du sens du réel [...] ». L'enfant serait indifférencié de son environnement et c'est au moment où il se situerait comme sujet émergent



qu'il activerait l'étape suivante de son développement à savoir l'étape de la Violence Fondamentale.

Voilà de quoi faire penser ! Et si « la pensée est un cercle, qui lorsqu'elle revient sur elle-même, essaie de s'élever pour devenir une spirale » il nous faut aussi accepter de nous arrêter.

Références

Abraham G. (1994). Communication privée.

Bergeret J. (2000) *La Violence fondamentale*. Paris : Dunod.

Bleger J. (1981). *Symbiose et ambiguïté*. PUF.

Ferré L. (2016). *Le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir*. Le cherche midi.

Freléchoz T. (2020). Œdipe revisités par Narcisse. Conférence donnée à la formation SIPsyM du 10 octobre 2020. <http://www.sipsym.com/index.php/formation/formation-2020>, lu pour la dernière fois le 24 novembre 2020.

Freud S. (1923). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Traduit par B. Reverchon-Jouve. Paris : Gallimard.

Freud S. (1925). *Ma vie et la psychanalyse*. Les classiques des sciences sociales. http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund_2/ma_vie_et_la_psychanalyse/ma_vie_et_la_psychanalyse.pdf lu pour la dernière fois le 28 novembre 2020.

Freud S. (1939). *Moïse et le monothéisme*. Les classiques des sciences sociales. http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund_2/moise_et_le_monothéisme/moise_et_le_monothéisme.pdf, lu pour la dernière fois le 28 novembre 2020.

Haeckel H. (1866). *Generelle Morphologie der Organismen*. Berlin : von Georg Reimer.

Klein M. (1945a). Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces in *Essais de psychanalyse*. Payot, 2005. Cité par <https://www.oedipe.org/oedipeklein>, lu pour la dernière fois le 24 novembre 2020.

Klein M. (1945b). Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces dans *Essais de psychanalyse*. Payot, 2005.

Lehotkay R. (2020). C'est quoi le diagnostic ? *European Journal of Intellectual Disability*. 14.

Press J. (2010) *La construction du sens*. PUF Le fil rouge.

De Sade (1791). *Justine ou les malheurs de la vertu*. <https://www.letemps.ch/sites/default/files/media/2014/12/04/2.2.1008312028.pdf> lu pour la dernière fois le 24 novembre 2020.

Saïd C. (2011). Le père mythique-ment, une construction freudienne. *Analyse Freudienne Presse*. (18) : 175-186. <https://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2011-1-page-175.htm#>, lu pour la dernière fois le 25 novembre 2020.